

A ses côtés, Reichstadt chevauchait, la tête haute, aspirant la brise embaumée du soir, à pleins poumons.

Ses pensées, comme on peut le croire, étaient d'un ordre tout différent.

L'heure bénie, qu'il attendait depuis si longtemps, allait enfin sonner.

Cet uniforme d'officier autrichien, livrée d'esclave, il allait enfin, et pour toujours, le dépouiller.

Tantôt, en mettant le pied à l'étrier, au moment de quitter l'impériale demeure, cage dorée où sa mélancolique jeunesse s'était étiolée, tombe de marbre qui, pour la vie, semblait devoir le retenir, sépulcre blanchi dont la pesante pierre étouffait ses vingt ans, il lui avait jeté, dans un adieu, toute la haine amassée dans son cœur.

Et demain? ce demain qu'il attendait depuis si longtemps, le fils de L'Aigle, les ailes déployées, s'en irait dans l'espace, au-devant des batailles.

Et dans son cœur chantait le clairon des armées; et les plaines immenses, couvertes de soldats, s'offraient à ses regards.

Tambours battants, enseignes déployées, les masses s'avançaient sous le soleil ardent, incendiant l'acier, et les grondements sourds, qu'on entendait au loin, annonçaient le canon.

Bercé comme en un songe, insensible à tout

ce qui l'entourait, le fils de Napoléon s'avancait sur le chemin où le menait la destinée.

Une main qui saisit la bride de sa monture, le tira de son rêve.

Silvère lui parlait : on était arrivé...

CHAPITRE XV

LE CHATIMENT

Précédés de Silvère, les nouveaux arrivants pénétrèrent dans la chapelle que les lampes du sanctuaire éclairaient faiblement.

Près des gradins ruinés qui, jadis, permettaient à l'officiant de monter à l'autel, sombres et silencieux, enveloppés dans leurs manteaux, deux hommes attendaient.

A l'entrée du duc, ils s'empressèrent de se découvrir; et celui-ci aperçut alors deux mâles et loyales figures de vieux soldats.

Mais, par contre, leur physionomie sembla se rembrunir, et leurs blancs sourcils se contractèrent, quand ils aperçurent le compagnon de celui-ci.

Reichstadt, s'apercevant de l'impression défavorable que semblait produire sur les deux guerriers la présence de ce dernier, s'empressa de les rassurer.

— Messieurs, dit-il, en s'inclinant devant eux, ne croyez pas qu'en une circonstance aussi grave, je me sois cru permis d'agir à la légère.

Je sais très bien que la moindre indiscretion serait la cause des plus grands malheurs ; il n'en irait pas moins pour vous de vos têtes, et pour moi, sans doute, d'une prison perpétuelle.

Mais, soyez sans crainte, la personne qui m'accompagne, et dont je répons, est venu ici sur mes instances ; et si j'ai cru devoir déroger à la plus élémentaire prudence, en introduisant un étranger au cœur de nos secrètes tentatives, c'est que j'y ai été invité expressément par une jeune fille dont le dévouement à notre cause ne fait aucun doute pour moi : je veux parler en ce moment de l'enfant d'adoption de mon vieux serviteur Silvère.

Au nom de Colette, et en apprenant le conseil qu'elle avait donné au duc, l'espion ne put s'empêcher de tressaillir.

« Dans quel but cette jeune fille, qui ne devait avoir pour lui que du mépris, qui, la veille encore, le persiflant cruellement, lui avait fait sentir la distance qui les séparait, le faisait-elle intervenir en cette circonstance ; le jetant au milieu de ce complot sur le point d'avorter grâce à lui ? Il y avait là un mystère qu'il chercha vainement à approfondir ; mais il n'était pas homme à se laisser abattre et il remit à plus tard la solution de ce problème.

Le duc, qui avait redouté un instant de voir accueillir, avec une froide réserve, les explications qu'il venait de donner, et comprenant qu'il avait agi peut-être un peu légèrement en honorant de son amitié un homme qui ne lui avait jamais donné aucun gage de la sienne, ne remarqua pas le trouble passager de son compagnon.

Le laissant dans la compagnie de Silvère, il se retira dans un coin de la chapelle et se mit à converser à voix basse avec les deux conspirateurs.

L'entretien touchait à sa fin, tout paraissait convenu, arrêté, Silvère venait d'allumer une torche pour guider le duc et ses compagnons, quand un personnage que personne n'attendait fit son apparition.

C'était Colette...

.....
 Que signifiait sa présence à pareille heure et dans un pareil moment ?

Venait-elle dire au duc un dernier adieu, s'appêtait-elle à le suivre dans sa nouvelle fortune ?

Autant de questions que se posèrent les assistants ; mais qu'aucun de ceux-ci ne formula.

Cette expectative ne pouvait durer plus longtemps :

Colette y mit fin...

Pâle et résolue, elle se tourna vers les généraux, qui la contemplaient avec stupéfaction, et leur dit :

— Messieurs, votre compagne de voyage, celle qui a dû à vos soins dévoués de remplir sans encombre la mission qui lui était confiée, vient aujourd'hui remplir auprès de vous une tâche douloureuse.

Votre dévouement et le culte pieux que vous portiez à la mémoire de votre maître vous avaient engagés dans une entreprise digne de votre courage et de votre énergie.

Fidèles à la parole donnée au lit de mort de l'empereur, vous avez mis tout en œuvre, depuis quelques années, pour rendre au fils le trône qu'avait perdu le père.

Vous avez risqué votre tête et poussé la vaillance jusqu'à venir à deux heures de Schoenbrunn, près de l'aire de la maison d'Autriche, pour enlever l'Aiglon qu'on retenait captif.

Mais, soldats ignorants des menées tortueuses, lions qui combattez à la clarté des cieux, vous ne pouviez lutter, et votre œuvre, faite de franchise et de bravoure, devait fatalement échouer devant la duplicité et les louches manœuvres de ceux dont l'intérêt était de la faire avorter.

Votre noble entreprise, sur le point de réussir, est à recommencer, vos projets sont connus;

et, dans une heure, une armée, le sabre au poing, les mèches allumées, cerner ce vallon, car l'on a juré de vous prendre et de vous faire payer les terreurs causées par la restauration que vous avez projetée.

Silvère qui connaît les êtres de céans, saura vous faire sortir sains et saufs de cette abbaye où l'on pensait se saisir de vous pour vous traîner impuissants, garottés, dans les fossés de Vienne et vous y fusiller.

Un asile vous attend; mais vous y resterez et laisserez passer l'orage; la frontière est gardée.

Votre tâche est finie et la mienne commence.

Et, se tournant vers Otto, qui l'écoutait la sueur au front, les lèvres contractées.

— Qu'on arrête cet homme!...

Nous avons une heure devant nous, c'est plus qu'il ne faut pour nous venger...

Silvère posa sa main sur l'épaule de l'espion et lui lia les mains.

Le duc, la tête dans ses mains, se laissa tomber sur un banc de chêne et les généraux, impassibles, s'apprêtèrent à entendre le récit de Colette.

— Vous vous rappelez, messieurs, dit Colette, notre départ de Paris, le rapide voyage que nous fîmes jusqu'à Strasbourg et l'ingénieuse ruse par laquelle nous arrivâmes à dépister la

surveillance de l'homme qui s'était attaché à nos pas.

Peu de jours après mon arrivée, à la suite d'un entretien que j'eus avec Monseigneur le duc pour l'instruire de vos projets; au moment où, me séparant de lui, je lui fixai le jour et l'heure de l'entrevue, ma surprise fut grande en retrouvant rôdant autour de nous, et paraissant nous épier, le peu sympathique personnage qui s'était déjà trouvé sur mon chemin.

Qui était-il et que venait-il faire au château?...

Je me posai simultanément ces deux questions; et, comme vous le verrez tout à l'heure, ce furent les événements qui me répondirent.

Je devais le rencontrer encore deux fois.

De ma première rencontre, je vous parlerai peu, car il s'agit de moi; et l'injure grossière que je reçus alors est, à côté des intérêts qui se débattent ici, chose minime et de peu d'importance.

Si vous le voulez bien, je n'en dirai pas davantage et vous parlerai de la seconde.

C'était pendant la fête que l'on donna dernièrement.

Profitant de l'inattention des gens de service, attirés d'un autre côté par les allées et venues des invités, je pénétrai discrètement, vers le milieu de la soirée, dans les appartements du duc que j'avais vu en passant devant la façade

du château, fort occupé à accueillir ses hôtes.

J'avais à lui remettre le message que j'étais allé chercher près de vous, à Vienne, ces jours derniers.

J'entrai donc chez lui, par une issue secrète que Silvère m'indiqua, et, m'approchant du meuble où il serre ses papiers, j'allais y déposer ma lettre en évidence, quand le bruit d'une porte qu'on s'essaye à forcer attira mon attention et m'obligea à me cacher après avoir repris ma lettre.

Je retenais mon souffle; et, quoique ne redoutant guère le danger, je tremblais un peu tout de même.

Mais, jugez de ma surprise, quand la serrure ayant cédé, je vis entrer, à la pâle clarté que jetait une veilleuse, le prince de Metternich accompagné de cet homme.

Leur présence dans cette partie du château m'intrigua au plus haut degré; mais, aux premiers mots qu'ils prononcèrent, je frémis, et crus même un moment que j'allais m'évanouir.

Je réagis pourtant, car je voulais savoir, entendre jusqu'au bout, le sinistre verdict qui mettait à néant toutes nos espérances.

C'est ainsi que j'appris que cet espion maudit nous suivait pas à pas depuis notre départ de Paris.

Un moment déconcerté par notre brusque fuite, il ne tarda pas à reprendre courage, car

la fortune lui sourit à son retour ici, et la fatalité me le fit rencontrer.

Ma présence à Schœnbrunn lui paraissant suspecte, il s'approcha de nous, surprit notre secret, et s'empessa d'en instruire son maître.

Cachée dans l'ombre, impuissante, étouffant mes sanglots, me croyant le jouet d'un rêve, j'entendis tout cela, et quand le jour naissant, craignant d'être surpris, tous deux quittèrent la place, mon parti était pris; je condamnai l'espion et lui tendis un piège.

Aveuglé par le succès, il y donna tête baissée.

Voilà ce que j'ai fait.

Si le trône est perdu, la vengeance nous reste

Le duc qui, jusqu'ici, avait écouté Colette sans faire un geste qui décelât ses intentions, se leva de son siège, et se tournant vers Otto, lui dit :

— Vous venez d'entendre les griefs de cette jeune fille, ils sont graves et je crois qu'insister là-dessus serait chose inutile; mais j'ai aussi les miens et je veux vous les dire :

Sous les auspices de l'empereur, mon grand-père, vous avez surpris ma confiance; pour mieux me perdre, vous m'avez arraché mes plus secrètes espérances; mais vous vous êtes surpassé, car vous avez flétri dans mon cœur, igno-

rant du mal, croyant au bien, les sentiments sacrés de l'amitié.

C'est chose faite, honte sur vous qui êtes noble et portez une épée!

En entendant ces paroles, Silvère sortit de l'ombre dans laquelle jusqu'à présent il semblait enveloppé.

— Lui, noble, monseigneur, dii-il, oh, que non! écoutez :

L'autre soir, le soleil couché, j'errais dans mon jardin (car depuis quelque temps le sommeil ne me visite guère), quand j'entendis parler.

Je ne suis pas curieux, mais un nom que j'entendis prononcer me fit prêter l'oreille.

On parlait de monsieur, dit-il, en désignant l'espion,

A ne vous rien cacher, j'en appris... et de belles

Deux valets de chenil, ignorant ma présence, parlaient sans se gêner; les maîtres y passaient chacun à tour de rôle, et, dans ce chapelet, quand arriva son tour, voici ce qu'on disait :

« Le noble n'est pas noble, le comte n'est pas comte, et l'épée que parfois il porte à son côté, est comme sa noblesse : un mensonge.

C'est un escroc qu'on sortit de sa geôle un soir que les espions manquaient sur le marché. »

Et se tournant vers Otto qui, dans un accès

de rage, s'efforçait, mais en vain, de rompre ses liens, il ajouta : « Qu'en dites-vous, monsieur le comte ? »

Sous cette sanglante injure, le joueur qui avait perdu la partie sans retour, cette partie dont sa vie était l'enjeu, sortit de son apathie et fit un pas vers ses juges.

Mais le duc à nouveau venait de se lever, et, se retournant vers les généraux, leur dit :

— Pensez-vous que la mort soit chose suffisante pour châtier cet homme, et punir ses forfaits ?

Les deux soldats baissèrent affirmativement la tête.

Colette dépouilla le voile de crêpe noir qui couvrait sa splendide chevelure, et, franchissant les degrés de l'autel, elle l'étendit comme un suaire sur l'immense Christ de cuivre qui en couronnait le faite.

Comme elle en descendait, Silvère se tourna vers le duc et lui dit :

— Monseigneur, si telle est votre volonté, je crois que nous pourrions retrancher du monde des vivants cette créature indigne sans que son sang vienne souiller nos mains.

Au-dessous de cette église, creusée à de grandes profondeurs, existe une crypte souterraine.

Les moines qui, jadis, habitèrent ce couvent, se confirmant à des usages qui règnent, paraît-il,

en certaines maisons d'Espagne et d'Italie, au lieu d'inhumer leurs morts en terre sainte, les déposaient revêtus de leurs habits de chœur dans les stalles de la chapelle souterraine.

C'est le domaine de la mort, domaine souterrain, dont rien ne vient troubler la silencieuse horreur.

Moi seul le connaît; et le secret que je vous livre va servir nos projets.

Et, joignant l'action à la parole, le vieux soldat se baissant, retira de dessous les degrés de l'autel un levier qu'il fit glisser dans la rainure d'une dalle.

La dalle bascula et l'ouverture béante et sombre apparut aux yeux des assistants.

Puis, saisissant une corde qui gisait à ses pieds, il la passa sous les aisselles de l'espion.

Celui-ci, pâle et tremblant, sentait son heure venir et se taisait.

Le duc, lui adressant la parole pour la dernière fois, lui dit :

— Si vous avez quelque dernière recommandation à faire, si même vous voulez prier, il en est temps, car, j'ai le regret de vous l'annoncer, nos instants sont comptés.

Otto se contenta de hausser les épaules.

L'un des généraux levant la main, fit un signe à Silvère.

L'espion disparut dans l'abîme et la dalle,

pivotant sur elle-même, reprit sa place pour toujours.

Il était temps. Dans le lointain, on entendait cette rumeur qui précède les masses armées.

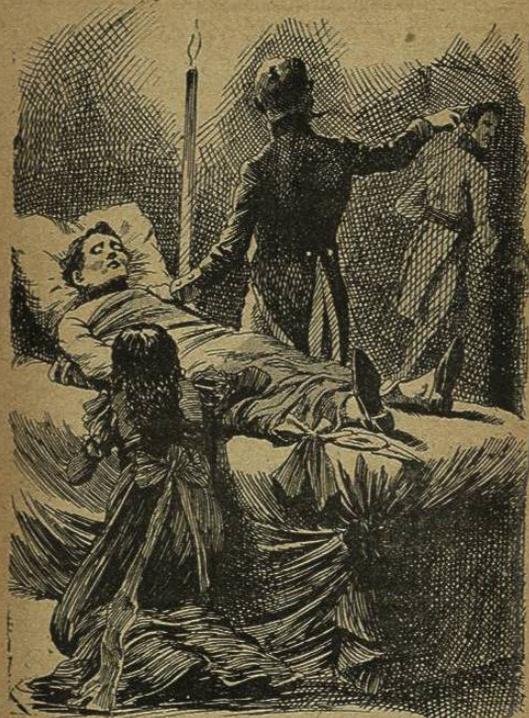
Silvère n'eut que le temps d'entraîner Colette, de serrer la main du prince; et, saisissant une torche qu'il venait d'embraser à la lampe du sanctuaire, suivi des généraux, il s'élança vers le passage secret.

Quelques minutes après, Metternich, accompagné du général commandant les troupes, faisait son entrée dans la chapelle; et, à sa grande surprise, n'y trouvait que le duc et Colette assis sur un banc de chêne vermoulu, et plongés dans une conversation, si attachante pour eux, qu'ils ne prirent même pas la peine de l'interrompre quand le chancelier s'avança pour les interroger.

CHAPITRE XVI

LE CANTIQUE D'AMOUR

La conversation à laquelle l'arrivée du chancelier d'Autriche venait de mettre fin n'était pas une de ces ruses destinées à mettre en défaut la malveillance et la suspicion.



C'est la France qui pleure. (Voir page 127.)

Reichstädt et Colette avaient l'âme trop haute pour descendre à de semblables subterfuges.

La jeune fille, qui venait de voir renverser et pour toujours peut-être l'œuvre laborieuse chèrement caressée qu'elle avait échafaudée, se raidissant contre les désespérances de l'heure présente, s'oubliait elle-même et ne voyait plus dans l'adolescent, tristement assis à ses côtés, qu'un cœur à consoler.

Puisque son duc, celui qu'elle aurait voulu appeler son roi, son empereur; et qu'elle aimait, n'osant pas se l'avouer à elle-même, tant son respect était grand, venait de perdre tout et n'avait même pas conservé l'espérance: nouvel Icare que ses ailes brisées rejetaient pour toujours à l'esclavage maudit, il ne lui restait plus que Colette; et Colette venait de se jurer à elle-même de descendre jusqu'au fond de l'âme de l'Aiglon et d'y panser pieusement, avec sa délicate tendresse, la profonde blessure que le destin venait d'y faire.

Sa résolution prise, sans crainte et sans baisser la tête, le duc lui ayant offert son bras, elle traversa les groupes formés par les officiers commandant le détachement venu pour les surprendre; et tous deux, sans détourner la tête, quittèrent cette ruine où dormaient, ensevelis pour toujours, des projets dont la réussite aurait bouleversé le monde.

La lune à son déclin n'éclairait plus que faiblement le vallon; et, dans cette solitude embaumée par le parfum des fleurs qui s'ouvraient aux caresses des brises de la nuit, les deux enfants marchaient comme en un songe, dans un silence plein de mystère et d'abandon, car, au fond de leur cœur, le cantique d'amour égrenait sa chanson.

Le duc, dont le bras enlaçait la taille de Colette, semblait la soutenir sur le tapis de mousse où ses pieds s'enfonçaient.

Un arbre renversé au travers du chemin vint leur offrir un siège; et les yeux dans les yeux, et la main dans la main, tremblants, ils s'y assirent; mais ils ne disaient rien, car leurs cœurs trop pleins battaient si fort dans leurs poitrines, que, sans parler, ils savaient bien ce qu'ils auraient pu dire.

Le duc, le premier, reprit possession de lui-même et, s'adressant à Colette, il lui dit:

— Ainsi mon rêve comme une ombre s'est éloigné de moi; la fortune aveugle et sans pitié s'est déclarée mon ennemie; et, dans quelques instants, je m'en vais retrouver le joug odieux que j'avais cru briser.

O mon père, si tu me vois, que tu dois être triste...

Le trône que tu me destinais, où je devais monter pour continuer ton œuvre, un autre y régnera.

Et triste, déshérité, je traînerai mes jours obscurs, satellite sans éclat, sans lueur, esclave humilié, lié comme un vaincu au char de mes vainqueurs.

Jusqu'à présent mon âme aspirant aux sommets, avait su supporter les douleurs du présent, et attendait demain ; mais demain n'existe plus pour moi ; le destin cruel, impitoyable, me défend d'y penser.

Dans mon cœur, je sens comme une chose morte qui m'étouffe et m'opprime.

On dirait que mon sang, que je sentais couler brûlant, impétueux, à jamais s'est glacé

Mon bras, que tout à l'heure je sentais vaillant et fort, propre aux besognes surhumaines ; inerte, chose morte, est pour toujours paralysé.

Il aurait de la peine à soutenir l'épée, qu'amère dérision, je sens à mon côté.

Une épée de parade qui, pour toujours, à son fourreau est enchaînée !

Ma douleur est si grande, que j'ai peur d'en pleurer !

Et, le cœur brisé, le duc laissa tomber sa tête sur le sein de Colette et se prit à sangloter.

Celle-ci prit entre ses mains cette tête si chère et y déposa un chaste baiser.

— Cher duc, lui dit-elle, combien votre douleur me peine et me désole, que vos larmes amères me sont pénibles à voir, je voudrais les payer de tout le sang qui coule dans mes veines.

Votre trône est perdu ; mais Colette vous reste, Colette qui vous aimera tant que vous oublierez tout ; et qu'un jour, consolé, tourné vers le lointain des années écoulées, vous rirez de vos larmes, et vous demanderez si un lambeau de pourpre vaut la peine qu'on pleure.

Je serai votre mère, votre sœur bien-aimée. Amante dévouée, je ferai de votre âme un nid chaud et discret où je m'abriterai.

L'été près des grands lacs, dans la belle Italie, nous coulerons nos jours sans soucis, sans tristesse ; et, quand l'hiver viendra, au soleil de Naples, sur la mer azurée, nous irons écouter chanter les bateliers.

Nous vieillirons ainsi, et lorsque les années neigeront sur nos têtes, un soir nous partirons pour le séjour de Dieu, où nous continuerons, pour ne jamais finir, le beau rêve d'amour ici-bas commencé.

Le duc consolé, écoutait souriant la douce cantilène ; mais les oiseaux des bois, saluant le soleil, vinrent y mettre fin, car il fallait rentrer au château, et y reprendre la vie quotidienne.

CHAPITRE XVII

SILVÈRE

Si, après leur expédition de la nuit du 5 mai, Reichstadt et Colette avaient pu regagner tran-

quillement le château de Schœnbrunn sans être inquiétés, en avaient repris, comme si rien d'anormal ne se fût passé, l'existence monotone à laquelle ils semblaient condamnés pour toujours, il n'en avait pas été de même pour Metternich.

Le chancelier de l'empire austro-hongrois, après la déconvenue qu'il venait de subir, était rentré au palais dans un état d'irritation difficile à décrire.

Au milieu de la nuit, dans cette abbaye maudite, entouré des officiers commandant les troupes qu'il avait fait mander pour cerner les conspirateurs et les lui livrer, pieds et poings liés, il avait dû se contenir, accepter d'un visage serein les explications de Reichstadt et de Colette, remercier le général pour le concours qu'il lui avait donné en cette circonstance, s'efforçant de masquer, sous les dehors d'une politesse affectée, la colère qui grondait en lui et menaçait de se faire jour malgré tous ses efforts pour la dissimuler.

Ainsi!... Il avait été joué par ces deux enfants aux allures timides; et cependant doués, vu leur âge, d'une énergie peu commune.

Lui, qui menait en maître depuis des années la partie gigantesque jouée sur l'échiquier européen, il s'était laissé berné comme un tuteur de comédie; et, au moment où il allait

mettre la main sur ces Français maudits, il n'avait trouvé que le vide.

Et cet espion stupide! gonflé de vanité, sûr du succès, chantant victoire, parlant de récompense et de largesses et puis échouant piteusement au port!...

Il lui avait donné carte blanche, l'avait laissé libre d'agir à sa convenance; lui, si méfiant jusqu'à cette heure, sceptique en la matière, se connaissant en hommes, et sachant que toute qualité est doublée d'une faiblesse; qu'un vice, soigneusement dissimulé, ainsi qu'un grain de sable, fait avorter les combinaisons les plus mûrement réfléchies, les plans les mieux échafaudés.

Il ne le reverrait plus, sans doute: redoutant sa colère, il avait dû s'enfuir à Pérangier afin d'aller jouer sur une scène éloignée son rôle accoutumé.

L'échec était sensible à cet homme orgueilleux devant qui tout pliait, les choses et les gens.

Et ce duc maudit, digne fils de son père, qu'il laissait librement aller et venir dans ce vaste domaine de Schœnbrunn, fermant les yeux sur ses velléités d'indépendance, l'entourant d'une surveillance occulte, mais discrète.

Combien l'indulgence dont il avait fait preuve vis-à-vis de lui jusqu'à ce jour avait failli lui coûter cher.

S'il lui avait choisi pour résidence un cachot du Spielberg, au lieu de cet appartement ouvert à tous venants, combien sa prudence eût été mieux inspirée.

Ce n'était après tout qu'un prisonnier d'Etat plus dangereux qu'un autre.

Et son regard, plongeant dans le passé, évoquait devant lui les sombres drames auxquels les Plombs de Venise, le Môle d'Adrien, et la Tour de Londres avaient, tour à tour, servi de théâtre.

Mais, aujourd'hui, pareille solution ne pouvait intervenir!...

L'Europe, qui respirait enfin et jouissait des bienfaits d'une paix dont elle avait été si longtemps privée, repoussait de ses vœux une restauration qui aurait mis fin brusquement à cet état de choses; mais, par contre, elle lui eût demandé un compte rigoureux du sang innocent inutilement versé.

Il saurait aviser...

Mais, en attendant, voulant déverser sa colère sur quelqu'un, il fit mander Silvère.

Celui-ci, après avoir mis ses deux compagnons en sûreté, s'était empressé de rentrer au cottage, avec la résolution froidement arrêtée de tenir tête à l'orage.

S'armant de courage, sachant que sa conscience n'avait rien à lui reprocher, il s'empressa de se rendre aux ordres du prince.

En le voyant entrer, celui-ci, qui arpentait de long en large son cabinet de travail, fouetté par une colère d'autant plus grande qu'elle avait été contenue plus longtemps, se croisa les bras en jetant sur Silvère un regard devant lequel tout autre aurait tremblé, mais qui ne parvint pas à intimider le vieux soldat, et lui dit brusquement:

— Vous vous doutez sans doute du motif qui m'a fait vous mander sans retard.

Sans se départir de son calme, Silvère lui répondit:

— Si Votre Excellence a des griefs contre moi, je suis prêt à en entendre respectueusement l'énumération.

Me réservant, en ma qualité d'accusé, et faisant appel à mon bon droit, d'y opposer tout ce qui pourra plaider en ma faveur pour me défendre.

— Trêve de verbiage, monsieur le soldat, reprit le prince avec violence.

Votre présence ici, tolérée avec peine, a duré trop longtemps, demain vous partirez.

— Ainsi vous me chassez...

— Vous l'avez deviné, reprit Metternich, et je n'ai qu'un regret, c'est qu'on vous ait laissé entrer dans ce château.

Si l'empereur, mon auguste maître, avait bien voulu déférer aux sages avis que je n'ai cessé de lui donner, il y a longtemps que

vous ne seriez plus ici; mais Sa Majesté, craignant de mécontenter son petit-fils, n'a pas cru devoir adopter une mesure que je croyais nécessaire.

Je la crois indispensable aujourd'hui; et je vais de ce pas chez l'empereur où j'aurai, j'en suis certain, après ce qui vient de se passer ici, cause gagnée.

— Oh! Monseigneur, vous ne ferez pas cela, ne put s'empêcher de s'écrier Silvère: vous voulez donc tuer mon maître, lui ravir à jamais ce qui le faisait vivre, en chassant loin de lui le pauvre serviteur qu'il ne quitta jamais.

Vous avez donc juré de me tuer aussi, comme si je pourrais vivre, végéter loin de lui, sans le voir et l'aimer, le protéger peut-être, car, si vous me chassez, c'est que vous avez peur de me trouver dans l'ombre, sentinelle éveillée, ayant l'œil sur vous, épiaut vos projets que je gage sinistres.

Ce que je dis vous touche!

Écoutez une histoire que je vais vous conter.

Enfant perdu du pavé de Paris, j'ai toujours ignoré ce qu'est une caresse, ce que fut un baiser.

Nourri par charité, je n'ai jamais mangé assez de pain pour apaiser la faim qui me tenaillait; et souvent, dans la nuit, je suis allé rôder disputant aux chiens perdus les miettes souil-

lées que la table du riche aux fanges du ruisseau laisse parfois tomber.

Je n'eus pas même un nom: je m'appelle Silvère.

Et j'ai rougi souvent de cette destinée.

Un jour, je fus soldat et, oubliant mes peines, je fis bien mon devoir et me battis souvent: les blessures reçues en donnent témoignage.

Un soir de combat, l'empereur, qui passait, me fit sortir des rangs; et, me donnant la main, sur mon cœur attacha l'insigne de l'honneur.

A partir de cette heure, je me suis retrouvé; j'ai peu à peu repris l'estime de moi-même; et je me suis juré de mourir pour cet homme.

Dieu ne l'a pas voulu!... Mais il m'a donné, quand le père fut parti, le fils à protéger.

J'ai tenu mon serment... Je doute que personne puisse m'en relever.

Voilà ce que j'avais à vous dire, monseigneur.

Puis-je me retirer?

Metternich fit un signe affirmatif et Silvère sortit.

Avait-il gagné sa cause?

XVIII

CHEZ L'EMPEREUR

Le chef de la monarchie austro-hongroise, Sa Majesté l'empereur François II, rentrait d'entendre la messe dans sa chapelle privée et s'apprêtait à descendre, selon sa coutume, alors que l'état de la température le permettait, faire dans la partie du parc, réservée à cet usage, sa promenade quotidienne, quand, à sa grande surprise, le valet de confiance, attaché à son auguste personne, vint lui annoncer que le chancelier de l'empire venait d'entrer dans l'antichambre et sollicitait d'urgence une audience de son souverain.

Très intrigué de voir formuler pareille demande à une heure aussi matinale, et soupçonnant qu'il s'agissait des intérêts les plus graves, l'empereur donna l'ordre d'introduire sur-le-champ le prince de Metternich.

Celui-ci s'empressa de faire son entrée, et le valet ayant été congédié, s'apprêta à satisfaire la curiosité légitime de son maître.

Le chancelier portait encore sur son visage les traces de la violente colère dont quelques instants auparavant il était agité, et ces nuances fugitives n'échappèrent pas à l'œil perspicace

de l'empereur qui en conclut que le prince devait avoir des motifs bien sérieux pour déroger à ses habitudes et venir l'entretenir d'aussi bonne heure des affaires de l'Etat.

Il était loin de s'égarer dans ses conjectures, car Metternich, après le départ de Silvère, s'était plongé dans une de ces rêveries dont il sortait toujours armé de pied en cap et prêt à faire face aux difficultés de l'heure présente.

Il avait écouté froidement les objurgations de Silvère.

La sécheresse de son cœur n'avait pas été troublée un seul instant par le plaidoyer du vieux soldat.

Dans sa longue carrière, il avait passé à côté des sentiments qui sont le lot de l'humanité avec une suprême indifférence, n'y attachant de l'attention qu'autant qu'il pouvait les faire concourir à l'accomplissement de ses projets.

L'amour, la haine, l'amitié, la reconnaissance, billevesées humaines, vaste écheveau de fils enchevêtrés que, de sa main savante, il brouillait, débrouillait au mieux de ses intérêts.

L'amour ! Il venait d'y penser...

Pourquoi ne pas y faire appel ?

Le duc aimait ; et, en cela il croyait ne pas se tromper, la fille adoptive de Silvère.

Dans cette passion naissante, il avait dû puiser l'énergie nécessaire pour rompre le réseau

de mailles invisibles dans lequel il avait su habilement l'enserrer.

Chasser Silvère, interdire à Colette l'entrée du parc et du château, déchaîner la colère du duc, avoir à redouter une tentative désespérée que des amours contrariées pouvaient lui suggérer ?

A quoi bon tout cela ? quand il pouvait mieux faire.

N'avait-il pas à sa portée, et sans aller bien loin, une créature exquise, faite pour l'amour, et dont la beauté ne manquerait pas de produire sur le duc une impression profonde.

Du reste, elle lui devait tout ; discrète et dévouée, elle saurait comprendre ce qu'on attendait d'elle.

Mais pour la faire venir au château, pour que Reichstadt pût la rencontrer chaque jour, à toute heure, il fallait l'attacher au service d'une archiduchesse résidant au palais, et, pour cela, il était nécessaire d'obtenir l'assentiment du souverain.

C'était ce qu'il fallait faire, et cela sans tarder...

Voilà pourquoi le chancelier avait fait demander une audience à l'empereur.

Celui-ci, voulant mettre fin à la perplexité que la présence du prince lui inspirait, s'empressa de commencer l'entretien en ces termes :

— Il faut que Votre Excellence ait des choses bien graves à me mander pour venir jusqu'ici sans y être appelé.

Quelque danger menacerait-il la monarchie ? Une complication nouvelle, née de faits imprévus, viendrait-elle mettre fin à la paix dont nous jouissons et que nous avons si chèrement achetée ?

Parlez, je vous écoute et suis prêt à tout entendre.

— Sire, reprit Metternich, Votre Majesté n'ignore pas avec quelles difficultés j'ai dû, de concert avec nos alliés, faire respecter la paix et l'imposer au monde.

La mort de Bonaparte avait rendu ma tâche moins ingrate ; l'Europe respirait, et des guerres passées n'avait gardé qu'un souvenir confus, s'atténuant peu à peu sous le cours des années.

Tout était pour le mieux ; quand, hier, un de ces faits imprévus, dont Votre Majesté me parlait tout à l'heure, a failli tout remettre en question et détruire mon œuvre...

Un jeune homme, un enfant, avait osé cela !... Mais sur lui, je veillais ; ma surveillance occulte le suivait pas à pas. Je savais heure par heure ce qu'il projetait ; et le moment venu, j'ai étendu la main ; le complot avorté s'est évanoui dans l'ombre ; mais qui sait si demain, en pareille aventure, je serai le plus fort. . . .

Il faut donc tout prévoir.
Si je n'avais veillé, l'Europe était en feu, et de cette fournaise, Votre Majesté veut-elle savoir ce qu'il serait sorti?

— Vous me faites trembler, dit l'empereur.

— Que Votre Majesté se rassure, reprit Metternich; mais qu'elle me permette de le lui dire: c'était l'Empire.

L'Empire tel que Napoléon l'avait rêvé, le Traité de Paris en lambeaux, la monarchie de Juillet renversée et le Roi de Rome, tambour battant, rentrant aux Tuileries.

Nous avons été à deux pas de cela, mais Votre Majesté ne me demande pas le nom de ce jeune homme?

— Votre Excellence n'a pas besoin de le nommer, dit l'empereur; bon sang ne peut mentir, je l'avais deviné; mais que comptez-vous faire?

— J'ai beaucoup réfléchi, répondit Metternich; et de mes réflexions, il est sorti ceci:

Votre Majesté veut-elle mettre sa signature au bas de ce brevet?

Il nomme titulaire au poste de dame d'honneur attachée à la personne de l'archiduchesse Sophie, la comtesse Maria Assunta San-Severina.

L'empereur prit une plume et s'empressa de signer; puis il ajouta:

— Avec ce parchemin, vous avez peu de chose

pour empêcher ce que vous redoutez. Mais c'est votre secret?

Metternich, sans répondre à cette question, s'empara du brevet sur lequel l'empereur venait d'apposer sa signature; et, saluant respectueusement son maître, prit congé de lui.

CHAPITRE XIX

LA SAN-SEVERINA

Vers la fin de l'hiver de l'année 1810, une ballerine, du nom de Fragoletta, faisait les délices des habitués du Grand-Théâtre de Venise. Les Vénitiens, fervents admirateurs du ballet, avaient rarement vu pareille sylphide paraître sur la scène de leur théâtre favori; et chaque soir, après des rappels réitérés, celle-ci regagnant sa gondole, semblable à la Willis des Féeries, disparaissait aux yeux de ses nombreux soupirants qui s'en allaient honteux, désappointés.

Les versions les plus contraires couraient par la ville sur le compte de la belle danseuse. Selon les uns, elle était sage et vivait retirée avec sa mère dans un quartier perdu de Venise.

Suivant les autres, éprise d'un barcarol, elle dédaignait les hommages des nobles et s'enfuyait à la fin du spectacle dans la gondole de son

amant pour aller savourer dans un logis clos et discret les douceurs d'un amour partagé.

Les racontars allaient leur train, car si Venise est la ville où l'on aime et où l'on chante, c'est aussi la ville où l'on se glisse discrètement d'oreille à oreille de ces secrets qui, comme les pigeons de Saint-Marc, s'envolent subitement et font le tour de la place.

Dans tout cela, il n'y avait rien de vrai.

La ballerine, à l'âge de seize ans, avait distingué dans la foule de ses adorateurs un noble vénitien dont les ancêtres avaient occupé, pendant de longues années, les plus hautes charges de la Sérénissime République.

Mais la famille du comte, sans déchoir extérieurement, avait dû, à l'exemple des nombreux patriciens, ruinés par les malheurs de la patrie, aliéner peu à peu la plus grande partie de ses biens de terre ferme; et, malgré le faste qu'elle continuait à étaler aux yeux de ses égaux, en conservant à son service les nombreux serviteurs qui encombraient les antichambres de son palais du Grand-Canal, elle s'était vue dans la nécessité de réduire d'une façon considérable la pension du jeune comte.

Orio San-Severino, car tel était son nom, se vit alors contraint à cacher à tous les yeux sa liaison avec la danseuse, car les siens ne lui avaient pas laissé ignorer qu'une riche alliance contractée avec l'une des héritières des familles

où il fréquentait, et auxquelles il était même quelque peu apparenté, pouvait seule redorer son blason et rendre à sa famille son ancienne splendeur.

S'il avait eu des frères ou des sœurs, il se serait prêté de bonne grâce à la combinaison intéressée des siens; mais, étant seul et le dernier de sa race, du reste peu enclin à acheter la fortune au moyen d'une transaction que sa grandeur d'âme lui faisait considérer comme un marché honteux, il resta libre et pauvre; mais il connut l'amour sincère et désintéressé.

Fragoletta d'ailleurs, lui rendit au centuple ce qu'il lui avait sacrifié.

Amoureuse de son amour qui, après Dieu, était ce qu'elle aimait le plus au monde, elle lui tissa de ses mains diaphanes une existence de jours ensoleillés où chaque aube nouvelle apportait une joie jusqu'alors ignorée.

Musicienne accomplie, elle passait les quelques heures de liberté que le théâtre lui laissait à charmer les loisirs de l'aimé, déversant jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit des torrents d'harmonie sur Venise endormie.

Et ils vivaient ainsi, heureux, sans amertume dans ce pays béni où les jouissances de l'art sont à la portée de tous, où l'on n'a qu'à étendre la main pour les saisir.

Venise avec les monuments de son passé, les palais qui surplombent ses canaux, ses gondoles

glissant silencieuses sur la lagune comme de grandes hirondelles rasant les flots, est sans contredit, le cadre le mieux approprié aux grandes manifestations de l'art ; et le tempérament de l'Italie éprise de musique, de poésie et de peinture s'y manifeste en pleine liberté.

Nos amants n'eurent garde de dédaigner ces dons.

Pour comble de bonheur, un enfant leur naquit, une petite fille blanche et rose fit son entrée dans ce doux nid d'amour

Mais, avec elle, la mort vint aussi

Un soir, Fragoletta, en sortant du théâtre, à la suite d'une représentation où Venise lui fit une ovation enthousiaste comme si elle avait eu le pressentiment de la perdre bientôt, voulut aller jusqu'au Lido se griser du parfum de la brise du large.

Au retour, elle dut s'aliter, et, peu de jours après, Orio et l'enfant étaient seuls au logis dont l'âme était partie.

Le comte, resté seul, reporta sur sa fille la tendresse qu'il avait pour la mère.

Bravant hardiment les préjugés de sa caste il rompit avec elle en reconnaissant l'enfant.

Un héritage, qui survint sur ces entrefaites, lui rendit son indépendance vis-à-vis des siens et sauvegarda sa dignité.

Dès lors, il ne vécut plus que pour sa fille. Abandonnant le monde pour lequel il n'avait,

jamais professé qu'une estime médiocre, jeune encore, il se cloîtra dans le palais dont il venait d'hériter, et, nouveau Pygmalion, sculpteur d'âme et d'esprit, il acheva de former en quelques années une idéale Galathée.

Pareille à une divinité ayant quitté comme à regret le trône d'or que le pinceau du Titien ou du Giorgione lui éleva avec amour dans une de ces compositions picturales qui sont la gloire de l'Italie

Étalant sur ses épaules d'ivoire les fulgurantes splendeurs d'une chevelure dorée par les rayons ardents du soleil de Venise, manteau royal dont la nature jalouse semblait l'avoir enveloppée pour voiler aux regards indiscrets l'harmonie sans défauts de son corps virginal.

Telle était à seize ans la comtesina Maria Assunta San-Severina.

Son père, en la voyant grandir et devenir de jour en jour plus belle, avait appelé auprès d'elle les plus célèbres professeurs de l'Italie.

Elle les accueillit avec gratitude, se piqua d'émulation, et, douée d'une vive intelligence, ne tarda pas à pouvoir se passer de leurs leçons.

L'œuvre était achevée ; et le comte Orio, que la mort de la Fragoletta avait frappé au cœur, n'ayant plus rien à faire ici-bas, s'éteignit doucement par un beau soir d'été en bénissant l'enfant qui l'avait consolé.

A sa mort, la jeune fille se sentit seule, abandonnée.

La famille du comte, qui n'avait jamais pardonné à celui-ci d'avoir trompé ses espérances en se refusant avec obstination à contracter les alliances qui, tour à tour, lui avaient été présentées, tenant pour non avenue la reconnaissance de l'enfant, pensant avoir facilement raison de l'inexpérience de la comtesina, résolut de la dépouiller de l'héritage que son père en mourant lui avait légué.

C'était chose facile, car la jeune comtesse sans appui, n'avait pour parenté qu'une sœur de sa mère, femme déjà âgée, chez laquelle elle s'était retirée pour passer les premiers temps de son deuil, n'ayant pas voulu rester seule dans ce vaste palais où tout lui rappelait la perte cruelle qu'elle venait de faire.

C'est là qu'elle reçut la visite d'un clerc de l'avogador venant lui faire part des revendications de la famille du comte San-Severino.

Justement effrayée, ignorant les lois, sachant que ses adversaires, s'appuyant sur de hautes influences, auraient bon marché d'une jeune fille sans appui et sans relations, elle était prête à accepter une transaction lui laissant à peine de quoi vivre, lorsqu'un événement imprévu vint relever son courage et donner un autre cours à ses idées.

Un matin que, revenant d'entendre la messe

à Saint-Marc, elle traversait la place, modestement voilée, accompagnée de la femme chez laquelle elle s'était réfugiée, elle se croisa avec le prince de Metternich.

Celui-ci revenait de Milan, où les soins de l'administration de l'empire l'avaient appelé.

Ebloui par la beauté de la jeune fille, il s'informa; et ne tarda pas à connaître ce qui la concernait.

Dans sa jeunesse, le hasard l'avait fait se rencontrer avec le comte Orio, et malgré son peu d'estime pour les hommes, il avait été surpris de l'élévation du caractère de celui-ci, quoiqu'il ne partageât en aucune façon sa manière de voir.

Le comte s'étant retiré du monde lors de sa liaison avec Fragoletta, le chancelier ne l'avait pas revu; mais ne l'avait pas oublié.

En rencontrant sa fille, et en apprenant l'infortune imméritée dont elle était menacée, ce cœur de bronze s'humanisa pour la première fois.

Il se mit au courant des revendications de la famille, s'assura qu'elles ne reposaient sur aucun fondement, et trancha le différend de sa propre autorité.

La comtesina, ayant appris le rôle que Metternich avait joué dans cette affaire, alla le remercier et lui voua une éternelle reconnaissance.